

Le cri des singes

Marion Bacci

J'ouvre les yeux. L'ombre des stores est une paupière tremblante à la fenêtre illuminée. Le ballotement du train déséquilibre les têtes. Alexis dort derrière ses lunettes, la lèvre inférieure détendue et gonflée, luisante comme celle d'un enfant.

La main de mon père soutient son menton plissé. Entre eux, ma mère s'est assoupie, le dos droit contre la banquette, les joues décontractées. Juste à côté de moi, une Marocaine a rabaisé son voile sur le nez. La cabine s'ensommeille. Je les regarde, apaisés, silencieux, absents, parmi les vivants qui marchent autour de nous, dans les champs de céréales, sous les saules pleureurs, vers les bâtisses faites maisons aux parpaings dénudés, parfois les murs ont eu le temps d'être rouge et blanc. Les silhouettes s'aperçoivent une seconde, courbées, enfantines, chargées de sacs. Je ne sais pas quelle heure il est. Les fenêtres sont ouvertes. Je renais en T-shirt, loin de tout, près de tout, entourée et bienveillante. On avance, l'air devient chaud. Je sens l'huile d'argan et le sable.